

les ouvriers, achats de chevaux, d'instruments aratoires, outillage, etc., \$2,000 soit à 20 p. c. par an d'intérêt.

M. Foucher ne dit pas combien il a planté d'arpents en tabac. En supposant les plants à trois pieds anglais en tous sens, cela donnerait environ 36 arpents.

Si le tabac se vend au prix estimé par M. Foucher, ce serait donc un rapport de \$250 par arpent de *revenu net*. C'est presque trop beau pour y croire, bien que M. Foucher soit digne de toute confiance. Nous espérons qu'il voudra bien communiquer au public le résultat final de ses opérations de l'an dernier. Il rendra ainsi un grand service à la cause dont il est un des plus vaillants champions.

Nous apprenons avec plaisir, qu'à la demande de M. l'assistant commissaire de l'agriculture, à Québec, M. Foucher prépare un livre d'une grande utilité, et qui, d'après la nomenclature des divers chapitres, donnée dans le *Nord*, est très complet. Nous souhaitons plein succès à l'auteur et à son livre.

P. S.—Nous venons de recevoir de M. Foucher des échantillons de son tabac canadien qui sont superbes. Les meilleurs connaisseurs s'accordent à dire que ces échantillons valent les plus beaux produits étrangers. Nous avons grande hâte de recevoir de M. Foucher quelques détails au sujet de ces échantillons. Nous les publierons sans retard.

Hubbard's Newspaper and Bank Directory of the World.

Cet ouvrage unique et vraiment merveilleux, (2 vols. in-8, New-Haven, Conn. U. S.) contient, outre les noms, les adresses et le chiffre de la circulation de tous les journaux publiés dans l'univers et de toutes les banques accréditées—ce qui est déjà extraordinaire—une foule de renseignements des plus variés.

Il est publié en anglais, ainsi que l'indique son titre, et est précieux pour tous les hommes d'affaires et de profession comme livre de référence.

Reverdissement des plants desséchés.

Il arrive souvent que les plants de vignes, d'arbres fruitiers ou d'ornement, etc., achetés au loin arrivent dans un état de dessiccation, plus ou moins accentué. Dans ces circonstances, il faut de suite faire tremper tout le plant, si c'est possible, dans l'eau froide et l'y laisser trois jours. Si le plant est trop gros pour le submerger complètement, il faudra tremper toutes les racines, et arroser abondamment le reste de la tige.

LA DIPHTÉRIE.

La diphtérie—ce mot est gros comme titre à un simple article de journal, c'est un volume entier qu'il faudrait pour traiter la question. Et encore, après avoir bien étudié, bien discuté, arriverait-on à conclure ? à présenter un remède réellement efficace.

De plus instruits que nous n'ont pu y parvenir. Essayons cependant de donner quelques avis puisés dans la pratique. Ceux-ci, joints à d'autres, serviront toujours à combattre, sinon à vaincre, le terrible ennemi des aviculteurs.

Les conseils de notre savant confrère, M. Mégnin, et les diverses poudres spéciales ont déjà rendu d'immenses services, mais la diphtérie règne encore en maints endroits, inconnue le plus souvent des éleveurs mêmes dont elle décime les basses-cours.—Le meilleur remède est donc de définir la maladie, de faire connaître son caractère, ses causes, ses formes diverses. Une fois bien déterminée, elle deviendra moins redoutable, il sera surtout plus facile de prévenir son invasion ou d'appliquer les traitements curatifs.

En dépit des affirmations de plusieurs naturalistes, nous persistons à trouver une analogie complète entre la diphtérie humaine, et l'affection des gallinacés. Nous rencontrons les

mêmes causes, les mêmes symptômes, les mêmes effets. Nous ne serions pas non plus éloigné d'admettre que la contagion de la maladie peut s'étendre des volailles à l'espèce humaine.

Non pas que nous entendions par là, que des animaux atteints de diphtérie soient malsains pour l'alimentation, mais nous estimons, qu'il ne serait pas prudent de laisser un enfant séjourner longtemps dans un endroit où serait renfermé un grand nombre de volailles malades.

Pour faire ressortir cette similitude d'une manière évidente nous citerons quelques extraits pris au hasard de la lecture, dans une thèse sur la diphtérie humaine soutenue avec une haute compétence par M. Floris Bouffé, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Il suffit d'avoir eu quelques volailles atteintes et d'avoir essayé de les soigner pour se rendre compte que les phénomènes observés sont absolument identiques.

Voici d'abord une définition du mal :

La diphtérie inconnue dans son essence aussi impossible à saisir que le poison tellurique, génie de la fièvre paludéenne, suit la même loi que toutes les épidémies et, se trouvant dans l'air ambiant que nous respirons, se propage avec lui et va d'emblée infecter l'économie. Alors, suivant l'aptitude de l'individu, suivant son état de réceptivité, ce poison, qui n'est qu'un miasme, trouvant un terrain favorable à l'éclosion de la maladie, prend place, s'y développe et se traduit au dehors par la fausse membrane qui en est la première expression, tandis que, dans d'autres cas, ceux mêmes qui vivent au milieu d'un foyer d'infection y sont absolument réfractaires. C'est donc à l'opinion d'un poison miasmique, d'un ferment protecteur de diphtérie, que nous nous rattachons.

N'avons nous pas maintes fois constaté ces faits dans nos basses-cours ? Pourquoi certains sujets, certaines races même, sont-ils atteints quand d'autres restent complètement indemnes ? Pourquoi dans un même enclos, les Crève-cœur, les La Flèche, les Hambourg, seront ils décimés par l'épidémie, quand au milieu d'eux les Brahma conserveront longtemps toute leur santé.

Cela ne peut s'expliquer que par la vitalité et la vigueur toute particulière inhérentes à la race ; continuons nos citations :

M. Bouchut pense que la diphtérie est une maladie primitivement locale, et qu'elle ne devient générale qu'un peu plus tard, en infectant l'organisme au moyen d'une résorption putride ou septicémique, qui fait périr les malades à la suite de l'eucémie, d'endocardite et d'embolie miliaires disséminés dans les poumons et dans les autres organes.

N'est-ce pas le cas de nos volailles qui, après quelques soins, semblent débarrassées de leur mal de gorge, mais finissent par mourir de langueur sans cause apparente, au bout d'un temps souvent très-long, ou bien aussi, comme dans la citation suivante, deviennent tristes et boudeuses, sans présenter aucun signe extérieur de l'épidémie, puis meurent en quelques jours, quand le mal se déclare à la fois et comme spontanément dans toute l'économie :

Que dire de ces cas de diphtérie *fruste*, où la maladie se montre d'une manière à peine appréciable, et en un point où l'on n'a pas coutume de l'observer. Il semble qu'il se fasse une sorte de trouble de l'organisme qui ne peut encore rendre par une manifestation extérieure ce qu'il ressent. Le médecin est alors consulté pour toute autre chose, et ce n'est qu'au moment où devrait apparaître la convalescence qu'éclate la diphtérie.

..... Se montre en un point où l'on n'a pas coutume de l'observer..... En effet, nous voyons souvent la diphtérie frapper les poules sous forme de tumeur aux yeux, et quelquefois même à la patte. En ce cas, ce n'est pas l'affection locale qu'il faut soigner, c'est l'économie générale.

L'analogie de l'épidémie humaine avec celle des volailles ressort encore plus nettement des citations suivantes :

“ Nous continuerons à considérer, avec le plus grand nombre